

GILLES VERVISCH

Êtes-vous
sûr d'avoir
raison ?



Flammarion

Êtes-vous sûr d'avoir raison ?

DU MÊME AUTEUR CHEZ FLAMMARION

Comment échapper à l'ennui du dimanche après-midi,
Flammarion, 2020.

Gilles Vervisch

Êtes-vous sûr d'avoir raison ?

Flammarion

© Flammarion, 2022.
ISBN : 978-2-0802-6732-0

« Rares sont les hommes capables
de penser, mais tous sont désireux
d'avoir une opinion. »

Arthur Schopenhauer

Avertissement

Cet essai est l'adaptation du spectacle *Êtes-vous sûr d'avoir raison ?*, un *stand-up* philosophique (ou *one-man-show* philo) écrit par Gilles Vervisch et joué pour la première fois le 16 mars 2022 au Théâtre de Dix Heures, à Paris.

Introduction

*« Y a que les imbéciles
qui ne changent pas d'avis ! »*

Tout le monde pense avoir raison ! Vous, moi... Même si moi, c'est vrai : j'ai raison ! Alors que vous... c'est moins sûr.

Mes goûts et mes couleurs sont les meilleurs ; mes valeurs morales, mes croyances, mes convictions politiques sont les bonnes.

Tout le monde pense avoir raison, c'est naturel. C'est scientifique, même : ce sont les lois de la physique : ce que je ne supporte pas en voiture, par exemple, ce sont les chauffards qui roulent *trop* vite et qui me collent en faisant des appels de phares pour me faire signe de me rabattre ; comme si leur temps était plus précieux que le mien, genre « moi, je travaille ! ». Eh bien moi aussi, je travaille : je pars au lycée. On devrait leur retirer le permis de conduire ! Ils

Êtes-vous sûr d'avoir raison ?

méritent la peine de mort, même. Mais que fait la police ?

Mais ce que je supporte encore moins, c'est le type qui se traîne – sur la file de gauche, en plus. Alors moi, forcément, je le colle un peu, et je lui fais des appels de phares pour qu'il se rabatte. Il n'a qu'à pas prendre l'autoroute s'il est trop lent ! Vous le voyez : quelle est la bonne vitesse ? Vous me direz : c'est la vitesse maximale autorisée. Mais non, ce serait trop simple ! Vous êtes-vous déjà retrouvé(e) derrière une voiture qui respecte *scrupuleusement* les limitations de vitesse, sur une route nationale ? Qui roule à 90 kilomètres à l'heure ou pire, à 80 kilomètres à l'heure ? C'est vraiment très lent ! Et comme ça ne suffit pas, elle décélère encore à 70 kilomètres à l'heure parce qu'il y a un panneau, avant de rouler à 50 kilomètres à l'heure en traversant un village ! Rien n'est plus énervant. Donc, la bonne vitesse, ni trop rapide ni trop lente, c'est plutôt la mienne ! En voiture comme ailleurs, j'ai toujours raison, et les autres ont tort : celui qui ne met pas son clignotant avant de tourner devant moi mérite quasiment la peine de mort, alors que moi, s'il m'arrive, bien malgré moi, une fois dans ma vie, de ne pas mettre mon clignotant, ce n'est pas si grave ! Et si je passe au feu rouge, j'ai mes raisons : « Il était orange très mûr. » Et si je grille un stop, j'ai bien regardé avant. Je me conduis exactement

Introduction

comme tous les chauffards, mais moi, j'ai raison. Parce que c'est moi.

Tout le monde pense avoir raison, c'est une question de référentiel : si je suis assis dans le TGV, mon voisin ne bouge pas ; nous sommes assis tous les deux, immobiles. En revanche, pour celui ou celle qui regarde passer le train, nous sommes en mouvement, très rapide, même, à plus de 300 kilomètres à l'heure. Qui a raison, qui a tort ? Impossible à dire. Pourquoi ce serait mieux d'être sur le quai que dans le train ? Comme il est tout aussi impossible de faire changer son point de vue à chacun : pour celui qui attend sur le quai, le TGV passe *réellement* à 300 kilomètres à l'heure devant lui, tandis que le passager assis dans le train est *réellement* assis, et ne bouge pas d'un pouce. Il dort, même.

Bien sûr que vous êtes sûr d'avoir raison. Tout le monde est sûr. Pensons à tous ces débats enflammés qui ont lieu – aujourd'hui, plus qu'hier, même – y compris et surtout sur les réseaux sociaux : en politique, à l'occasion des élections, entre les « macronistes » et les « mélenchonistes », les « lepénistes » et les « européistes » ; avec la crise du Covid, entre les anti-vax et les pro-vaccin, les pro et les anti-pass sanitaire ; les uns traitant les autres d'irresponsables ou d'égoïstes ; et ceux-ci traitant les premiers de liberticides ou de moutons. Sans parler

Êtes-vous sûr d'avoir raison ?

des questions « sociétales » : féminisme, écologie, écoféminisme, #MeToo, wokisme, islamo-gauchisme, etc. D'Abad à Zemmour, tout est bon pour avoir raison.

Tout le monde pense avoir raison, et c'est tout juste si l'on tolère que les autres pensent différemment. Ce n'est donc pas la question : « Êtes-vous sûr d'avoir raison ? » Non, la question, dans le fond, c'est : « Est-ce que vous avez raison d'être sûr d'avoir raison ? » Ou, ce qui revient au même : « Est-ce que vous être sûr d'être sûr d'avoir raison ? » D'où vient votre certitude, en fait ? D'où viennent, en général, nos certitudes ?

Tout le monde pense avoir raison. Et en même temps, tout le monde peut se tromper. Vous savez quand on dit : « Je te parie un million d'euros que j'ai raison ! » D'ailleurs, plus on est prêt à parier... moins on en est sûr. Parce que personne ne vous réclamera un million d'euros. C'est trop. Alors qu'en pariant un restaurant, on risque bien de devoir le payer. Des fois, on est prêt à parier encore plus, à littéralement donner son corps à la science : « J'en mettrais ma main au feu » ou « ma tête à couper », et « mon œil »...

Manifestement, les convictions favorisent le don d'organes. Allez savoir pourquoi !

Il n'empêche que si j'avais vraiment perdu ma main, mon œil ou même ma tête à chaque fois que je m'étais trompé, il ne me resterait pas grand-

Introduction

chose. Il ne resterait plus au médecin légiste qu'à constater la somme de toutes mes erreurs au cours d'une autopsie : « Un corps sans mains, ni tête : voilà quelqu'un qui a passé sa vie à se tromper. »

Mais comment puis-je être sûr de ne pas me tromper ? C'est ça la question. Pour y répondre, à l'occasion de ses *Méditations métaphysiques*, Descartes imagine qu'un « mauvais génie, non moins rusé et trompeur que puissant, a employé toute son industrie à le tromper¹ ». Autrement dit : imaginez qu'un genre de Dieu qui n'a rien d'autre à faire de ses journées, passe son temps à me manipuler l'esprit, ou à me retourner le cerveau pour me faire entrer des choses fausses dans la tête : « $2 + 2 = 4$ », « le ciel est bleu », « Marine Le Pen ne sera jamais élue présidente de la République », etc. Et si tout ce que je crois « dur comme fer » était faux ? Voilà bien un truc de philosophe, bien débile. D'ailleurs, on a appelé ça le doute « hyperbolique », parce qu'il exagère ! En même temps, il y a des choses que j'ai crues avec tellement de certitude que je n'imaginai même pas qu'il puisse en être autrement. Et pourtant, je me trompais. C'est ça le « malin génie » : la métaphore des fausses évidences, trompeuses, dont nous avons tous été victimes, un jour.

1. Descartes, *Méditations métaphysiques*, première méditation, Nathan, « Les Intégrales de Philo », 2000, p. 57.

L'art d'avoir toujours raison

Dans un drôle d'article publié en décembre 2021, le journal *Le Monde* proposait : « Quatorze sujets de dispute pour animer votre réveillon¹ ». On y retrouvait effectivement les classiques de notre époque : vaccin, pass sanitaire, écriture inclusive, #MeToo, réunions non mixtes, nucléaire, etc. Typiquement, les sujets « sensibles », pour ne pas dire tabous qu'il vaut mieux éviter d'aborder. Ou pas : le même article promet « de quoi mettre tout le monde en désaccord autour d'un bon repas ».

C'est vrai : pourquoi on discute ? À quoi servent les débats (d'opinion(s)), que ce soit en famille ou sur les réseaux sociaux ? Au mieux, le but est tout bonnement d'affirmer mon point de vue pour me faire entendre (et montrer que j'existe). Au pire, c'est de convaincre les autres – ou de les « persuader » – que j'ai raison pour les faire changer d'avis. Mais si chacun cherche à convertir les autres en partant du principe qu'il a raison, ça s'annule, et à la fin, tout le monde repart avec le petit avis qu'il avait apporté. Comme on le voit sur les réseaux sociaux comme Twitter ou Facebook, un débat ne fait jamais changer d'avis, il fait changer d'amis : « Il n'est pas d'accord avec moi ? Je l'éjecte ! » Un de moins

1. Deroeux et Geoffroy, *Le Monde*.

Introduction

qui ne pense pas comme moi. Et à la fin, on se retrouve avec une liste d'amis bien propre, où tout le monde pense exactement la même chose, et s'envoie des fleurs et des articles qui confortent ses amis dans l'idée que décidément, on a bien raison de tous penser la même chose ; une certaine manière de se mettre d'accord, en éliminant tous ceux qui ne le sont pas. Enfin, ça, c'est sur Facebook. Sur Twitter, la tendance est plutôt aux *haters*, où le but, c'est bien de se disputer !

C'est ce qu'on ne comprend pas quand on cherche à mettre les gens d'accord. Ça les amuse ! Le but de la discussion n'est pas de s'entendre et de cheminer ensemble vers la contemplation de la vérité. On ferait quoi à la fin ? On s'ennuierait ! Non, le but, c'est de disputer. Comme l'écrit le philosophe Thomas Hobbes : « L'homme est un loup pour l'homme¹. » Il aime la guerre. Il y en a même qui en font leur métier : « polémiste » ; du grec *polemos*, la « guerre ». (Suivez mon regard, je ne vise personne : son nom il le signe à la pointe du stylo, d'un Z qui ne veut pas dire « Zorro ».)

— Tu fais quoi dans la vie, toi ?

— Moi, je suis polémiste : *je fous la merde*. Sur n'importe quel sujet.

1. Hobbes, *Le Citoyen*, « Épître dédicatoire », trad. S. Sorbière, GF-Flammarion, 1992, p. 83.

Êtes-vous sûr d'avoir raison ?

À cette fin, *Le Monde* offrait « les arguments des tenants du “pour” et du “contre”, avec une pincée de simplisme et une bonne rasade de mauvaise foi ». Un écho, sans doute, au fameux petit manuel d'Arthur Schopenhauer, *L'Art d'avoir toujours raison*. « Toujours », y compris et surtout quand on a tort : une liste de trente-huit « stratagèmes » (vocabulaire guerrier) pour l'emporter dans les joutes oratoires. « Avoir raison », non pas parce qu'on détient la vérité, mais parce qu'on met l'autre au tapis, par n'importe quel moyen, jusqu'à l'ultime stratagème : « Si on constate que l'adversaire nous est supérieur, et qu'on ne pourra pas avoir raison, on s'en prendra à sa personne par des attaques grossières et blessantes¹. » C'est bien connu, quand on n'a plus d'argument, on s'insulte. Et Schopenhauer lui-même de citer à son tour Hobbes dans *Le Citoyen* : « Toute volupté de l'esprit, toute bonne humeur provient de ce qu'on a des gens en comparaison desquels on puisse avoir une haute estime de soi-même. »

C'est bien ça le truc ou disons, la raison – psychologique – qui explique qu'on est sûr d'avoir raison : l'orgueil ou la vanité. Ce qu'on a l'habitude d'appeler le « biais cognitif » dans le vocabulaire à la mode : les psychologues voient des biais

1. Schopenhauer, *L'Art d'avoir toujours raison*, trad. H. Florea, Flammarion, « Libro », 2021, p. 43.

Introduction

partout – ce qui est, en soi, un biais cognitif. Une expression savante pour dire qu'on peut toujours se tromper. Dans « biais cognitif », il y a « biais », comme dans « biaisé » ; ce qui signifie qu'on pense *de travers*, non pas parce qu'on commet des erreurs ou qu'on se précipite, mais parce que c'est le fonctionnement normal de la pensée. Un biais cognitif, c'est une déformation, non pas professionnelle, mais naturelle de la pensée, si bien qu'il est difficile, voire impossible d'y échapper ; c'est une loi de la pensée. Et naturellement, il est un peu humiliant de s'entendre dire qu'on a tort, et il est valorisant d'avoir raison. Et c'est forcément contre quelqu'un qu'on a raison, et c'est d'autant plus valorisant que l'autre a tort. C'est peut-être aussi ça, le truc : on pourrait croire que je suis sûr d'avoir raison, d'où je conclus que les autres ont tort. Mais c'est peut-être l'inverse : je voudrais tellement que les autres aient tort – pour les humilier – que je veux avoir absolument raison. D'où le recours éhonté à la mauvaise foi.

Soyons honnêtes : ça fait tellement de bien de penser et surtout, de dire du mal des gens ! « Ce sont là les véritables délices de la société » pour Hobbes. Et moi, je pense *qu'on a plus de plaisir à dire du mal des gens qu'on n'aime pas, qu'à dire du bien des gens qu'on aime* ; la « bienveillance », c'est chiant ! Pourquoi ? Parce que les gens « bien » qu'on admire, on se sent forcément *inférieur* à

Êtes-vous sûr d'avoir raison ?

eux ; alors, on en parle cinq minutes, c'est bien ; on fait sa BA – bonne action – et, enfin ! On peut passer aux choses sérieuses :

— T'as vu ?! L'abbé Pierre ! C'est vraiment une belle personne ! C'est formidable, c'est admirable !

— Oh oui ! Mais tu veux pas qu'on parle de Zemmour, plutôt ?!

— Pourquoi ?

— Parce que je l'aime pas.

— T'as raison ! Rho, oui ! T'as vu ce qu'il a déclaré l'autre jour ?

Et là on s'amuse ! Et quand on a fini de tailler son costard à une personne, on passe à une autre : « Bon, on va dire du mal de qui, maintenant ? » D'où le conseil avisé de Hobbes « qui se retirait toujours le dernier d'une compagnie » : parce que si vous ne partez pas le dernier, et laissez un groupe sans vous, il y a fort à parier qu'on dira du mal de vous dès que vous aurez le dos tourné.

Notre intelligence a-t-elle ses instincts ?

Bien sûr, je peux toujours trouver des arguments pour défendre mon opinion : qu'il s'agisse de mes opinions politiques, de « gauche », de « droite » ; de mes valeurs morales – ou « sociétales » : pour ou contre le droit à l'avortement, la peine de mort, l'euthanasie, le féminisme, le

Introduction

wokisme, le vaccin, le pass sanitaire, etc. ; mes croyances religieuses, même – et surtout. Mais non ! Ce n'est pas après avoir pesé le pour et le contre, écouté les différentes parties et examiné les preuves que je me fais *ma propre opinion* ! On ne pense pas après avoir fait son enquête comme un juge d'instruction, ou alors, un juge qui enquêterait uniquement à charge : en fait, on a déjà son opinion, et ensuite, on cherche tous les arguments qui la confortent, en rejetant tous ceux qui la remettent en question. Henri Bergson le dit un peu autrement, dans un passage que je donne souvent aux élèves en début d'année, extrait de son *Essai sur les données immédiates de la conscience* : « Qu'il nous suffise de dire que l'ardeur irréfléchie avec laquelle nous prenons parti dans certaines questions prouve assez que notre intelligence a ses instincts : et comment nous représenter ces instincts, sinon par un élan commun à toutes nos idées, c'est-à-dire par leur pénétration mutuelle ? Les opinions auxquelles nous tenons le plus sont celles dont nous pourrions le plus malaisément rendre compte, et les raisons mêmes par lesquelles nous les justifions sont rarement celles qui nous ont déterminés à les adopter¹. »

1. Bergson, *Essai sur les données immédiates de la conscience*, chapitre 2, « Les deux aspects du moi », dir. F. Worms, PUF, « Quadrige », 2007, p. 100.

Êtes-vous sûr d'avoir raison ?

Si on me demande pourquoi je suis contre la peine de mort, par exemple, je peux bien trouver des arguments pour défendre ma conviction face aux autres. Mais, là encore, soyons honnêtes : ce ne sont pas ces arguments qui m'ont moi-même convaincu – à quelques exceptions près. D'ailleurs, en général, ces fameux arguments, je les invente ou du moins, je les improvise sur le moment, et je m'y accroche, un peu comme on peut se rattraper aux branches. Mais, dans le fond, je n'y avais jamais vraiment réfléchi, avant qu'on me demande mon avis ; ce qui ne m'empêche pas d'en avoir un, et même, d'en être certain. D'aussi loin que je me souviens, j'ai toujours été contre – ou pour. Alors d'où viennent, d'une part, mon opinion et d'autre part, ma conviction, puisque Bergson lui-même parle des « opinions auxquelles nous tenons le plus ». Mais on n'est pas d'autant plus sûr d'avoir raison qu'on y a réfléchi. Ce serait *même* plutôt le contraire ! Ce qu'on appelle l'effet Dunning-Kruger, du nom de deux psychologues qui ont montré qu'on était d'autant plus sûr d'avoir raison qu'on n'y connaissait rien. C'est naturel ; le propre de l'ignorance, c'est de s'ignorer elle-même. C'est un peu l'allégorie de la caverne de Platon, que vous connaissez peut-être : des hommes sont prisonniers dans une caverne dont ils ne sont jamais sortis. Du coup, ils ignorent qu'ils sont dans une caverne, et qu'il existe une « vraie » réalité à l'extérieur. De la même manière, celui qui n'est jamais entré dans une bibliothèque

Introduction

ignore qu'il y a une infinité de livres qu'il n'a jamais lus ; comme celui qui n'a pas Netflix ignore qu'il y a une infinité de séries qu'il n'a jamais vues, et s'il s'agit de *Stranger Things*, c'est bien dommage ! Quoique, il en a sûrement entendu parler, vu que la bande-son a remis au goût du jour la chanson *Running up that Hill* de Kate Bush qui date de 1986, et qui s'est retrouvée en tête des charts en juin 2022, mais je m'éloigne... L'effet Dunning-Kruger, autrement dit, consiste à remarquer que plus on est ignorant, plus on est sûr d'avoir raison, et inversement : quand on s'y connaît, ne serait-ce qu'un peu, dans un domaine, on mesure le puits sans fond de connaissances qu'il reste à acquérir. Un biais « cognitif » que le philosophe (et scientifique) Étienne Klein rapproche de l'*ultra-crépitarianisme* ou l'art de parler de ce qu'on ne connaît pas, dans son excellent petit livre, *Le Goût du vrai*¹. Ça, on en a entendu beaucoup pendant le Covid, « experts » et « citoyens », dire : « Je ne suis pas médecin, mais... j'aimerais bien quand même donner mon avis. » Un biais déjà pointé par Schopenhauer, d'ailleurs, qui remarque : « Rares sont les hommes capables de penser, mais tous sont désireux d'avoir une opinion². »

1. Klein, *Le Goût du vrai*, Gallimard, « Tracts », juillet 2020.

2. Schopenhauer, *L'Art d'avoir toujours raison*, *op. cit.*, p. 37.